

## DE NOS QUESTIONS, QU'EN FAIRE ?...

« Les hommes, capables de préméditation, pétris de projets, ont mis peu à peu en place tout un ensemble d'espoirs, d'angoisses, de compréhensions, de questions, qui n'existait pas dans l'apport de la nature, qui n'est pas inclus dans l'humanité, qui constitue l'apport propre de l'homme, l'humanité », L'Héritage de la liberté, Albert Jacquard

Se poser des questions, témoigner de l'intenable de nos situations communes ou différentes, mettre de la parole là où le passage à l'acte prend plus le pas sur le sens de l'acte, voici ce qui anime notre besoin d'en écrire quelque chose, laisser nos traces emprunter des chemins incertains. Engager une parole qui ne peut plus prendre son envol pour disparaître dans les méandres des bruits de couloirs mais une parole qui invite l'esprit à l'envol des pensées destinées aux adresses des sujets pensants. C'est essentiel de ma place de sujet. Sans cet espace possible où il s'agirait de dire « l'impossible », de le questionner toujours et encore, à travers la question de l'écriture, sans cela, nos métiers perdraient de leur raison d'exister et je perdrai le sens de mon identité professionnelle.

Je reviens d'un joli voyage à Montpellier. Ville jeune et colorée dont les habitants ont le sens de l'accueil, des conversations par-ci par-là avec des rencontres furtives mais si agréables. Montpellier est une belle ville, chargée d'histoires d'hier et d'aujourd'hui. Des monuments d'autres siècles côtoient des compositions graphiques du vingt et unième siècle. Je ne me souvenais plus clairement de cette ville que j'ai fréquentée, enfant et adolescente. Je me suis invitée au voyage le temps d'une pause...

Je reviens de jolis voyages, celui de ces rencontres et ces paroles échangées lors du IVème congrès de Psychasoc... Des voyages... oui, mais en terres connues car il est vrai que ce que j'ai entendu n'a fait que nourrir une réflexion en plein accord avec les propos tenus par mes collègues, rejoignant sous des auspices différents une pensée, du côté de la question du sujet à accompagner vers ses propres rives. Voyages en bonnes compagnies si je puis m'exprimer ainsi.

Cependant, lors d'une pause, une stagiaire venant me questionner sur comment faire pour se sortir de ce marasme managérial et redonner la place à la parole, je me suis trouvée dans l'impossibilité de lui répondre. Impossibilité parce qu'il s'agissait qu'elle s'invente ses propres espaces de résistance et qu'elle convoque de son propre chef la Métisse, là où il lui semblait opportun d'en appeler à son concours, autrement dit j'en appelais à la question de son désir et de cette énergie libidinale à préserver dans le cadre du travail pour garder vivante en elle, la question de « l'impossible », éduquer. Et puis chemin faisant vers ma voiture, la question que cette dame m'avait posée, m'a préoccupée. N'étais-je pas allée trop vite en besogne en la renvoyant à la question de la responsabilité propre à chacun d'entre nous, pédagogues, éducateurs, assistants de service social, éducateurs jeunes enfants, « de quoi ai-je à répondre et à qui ? »

Renvoyée à la réponse que je lui ai faite, ma posture m'est apparue « impossible », voire intenable. N'avais-je pas comblé un creux que j'aurais du laisser béant pour lui permettre de demeurer vivante avec ses questions ?

Impossible cette réponse car peut-être pas adressée au bon « sujet ». En effet, pressée par je ne sais quelle urgence ou je ne sais quel besoin de la rassurer, sa question je ne l'ai peut-être pas entendue clairement, à savoir « *ensemble, comment pourrions-nous faire ?* » C'est donc habitée de cette question que j'ai repris le voyage du retour.

Alors, ensemble comment pourrions-nous faire ? Ensemble comment pourrions-nous ouvrir notre espace de « l'entre-soi », persuadés que nous pourrions être de la nécessité éthique à ne jamais fermer l'espace de la pensée et de la faculté à questionner ?

Les échanges avec la salle ont laissé libre court à des paroles endolories par l'empêchement à la création. Fonctions enfermées et « enfermantes » qui interdisent les rôles à jouer. Beaucoup de douleurs, beaucoup d'empêchements et d'étouffements pour le sujet-éducateur, le sujet-formateur. On fait des constats, on se dit « nous vivons les mêmes soucis », « l'herbe n'est pas plus verte ailleurs » et ?

Et, nous repartons après avoir déposé nos turpitudes, même réfléchies, elles ne nous quittent pas, elles nous attendent là-bas... au travail, au tripalium.

L'espace ouvert que nous offre Psychasoc est essentiel et je ne crains pas l'exagération en affirmant que cet espace est crucial en nos époques de la virtualité, de l'immédiateté, du « prêt-à-penser », il rompt avec l'isolement et permet l'institution, dont la parole en est le symbole central. La parole de mes collègues à la tribune n'a que conforté l'assurance que je ne suis pas seule à penser ce que je pense, « nous pensons ». Et mieux encore nous agissons ce que nous pensons. Mais que faire de ces engagements, comment en faire une traînée de poudre ?

Je n'aurais pas l'outrecuidance d'apporter à cette question ma seule et unique réponse, je vous l'adresse, parce que je ne sais que faire de tout ce qui m'anime comme vous chers collègues rencontrés, furtivement malheureusement, là-bas au soleil de Montpellier.

Nous écrivons, c'est déjà ça... mais comment agir nos pensées dans ce marasme managérial, comment revenir à une approche raisonnable et raisonnée de la question de l'« autre » à conduire d'une rive à l'autre comme nous le rappelle avec justesse, Joseph Rouzel ? Comment échapper à l'absurde de Sisyphe ? Ces personnes congédiées de la question de la Cité, parce que handicapés, surnuméraires de l'emploi interdit sous la chape du RSA, enfermés derrière les murs de la folie institutionnelle... ?

J'ai fait un pas de côté, il y a déjà six ans. J'ai rejoint la rive de la transmission. Par peur du « burn out », par la prise de conscience qu'il était temps que je laisse ma place au désir des autres à se coltiner le carcan politique de la gestion de la misère, prendre de la distance pour occuper une autre place, celle de la réflexivité, me regarder avoir occupé cette fonction, éducateur spécialisé. Transmettre, recevoir... garder en vie ce métier à travers les autres. A cette place, encore aujourd'hui... je résiste. Je ne brandis plus aucune banderole, c'est illusoire et cela enferme aussi. Un rôle, celui de l'éternelle mécontente. La sagesse et l'expérience m'ont appris à ruser et m'ont ouvert l'espace d'une possible pratique, inscrite du côté de l'éthique, la parole échangée, l'impossible désir à être du côté d'être totale pour l'autre. C'est de ce côté là que ma pédagogie, inspirée de Paulo Freire mais aussi de Fernand Deligny, s'inscrit, la connaissance comme liberté du sujet. La connaissance comme acte politique pour paraphraser P. Freire.

Alors que faire de ces paroles issues de l'expérience, de la pensée, de la connaissance ? Ne rien lâcher, poursuivre ce qui nous semble parfois absurde et pourtant si vital pour conserver l'esprit politique de nos métiers, rencontrer, discuter, controverser... mais ne pas abandonner, surtout écrivons ! Je demeure résolument concernée par cette question... ne pas étouffer sous le silence qu'impose les procédures, les injonctions et la quantification des actes sous l'égide comptable de ceux pour qui, l'humain ne compte plus... quelque chose du côté « contre-nature » !

Laurence Lutton, cadre pédagogique

